

Aïssa Touati
avec Régis Guyotat

La Temesguida

Une enfance dans la guerre d'Algérie

Préface de Pierre Guyotat

Témoins.Gallimard



Collection Témoins



Depuis le sommet de la Temesguida (1 138 m), les ruines du douar où est né l'auteur, sur la pente nord de la montagne. À l'arrière-plan, la plaine de la Mitidja et la côte algéroise. (Photo © Philippe Verdier.)

Aïssa Touati
avec Régis Guyotat

La Temesguida

Une enfance dans la guerre d'Algérie

Préface de Pierre Guyotat

nrf

GALLIMARD

PRÉFACE

La beauté, la bonté de ce récit d'une enfance très rude mais heureuse dans la guerre d'Algérie — tous les habitants y sont alors de nationalité française —, et le charme du texte qui le transcrit ne peuvent faire oublier la cruauté de la longue conquête par la France, de la Régence d'Alger et de ses dépendances sahariennes et de la guerre menée pour maintenir le tout dans l'espace national et impérial français.

Comment expliquer, au-delà du discours ordinaire imposé, que, parmi d'autres acteurs et commentateurs de cette conquête, un homme de paix démocratique progressive, Alexis de Tocqueville, parlementaire loyal, actif et dévoué, grand enquêteur, ait pu non seulement cautionner la violence de cette conquête, mais en préciser les méthodes et les « devoirs » les plus inhumains — trop humains —, même si, une fois la conquête assurée — par quels moyens contraires à tout ce qu'il montre ailleurs des scrupules et de la générosité de sa conscience —, il prescrit l'avenir d'une Algérie moderne prospère et paisible ?

*Est-ce en lui comme en d'autres un reste de ce « goût de la guerre » dont Louis XIV expirant et déjà puant murmurait le regret devant son petit successeur; de cette « gloire » de la guerre — comme apanage féodal de l'aristocratie — qui pouvait faire écrire au si généreux G.F. Haendel en 1746 son *The conquering hero* en célébration de l'horrible victoire et répression du duc de Cumberland, the butcher, sur les Jacobites d'Écosse ?*

Est-ce alors dans les années de la Monarchie de Juillet, suite à la prise d'Alger en 1830 sous le dernier Bourbon, Charles X aux abois, à quinze ans seulement du désastre de Waterloo, qu'il faille à tout prix,

en y perdant son âme, restaurer la grandeur française pourtant bien rétablie, par l'agression et l'assujettissement d'un peuple et d'une terre d'outre-Méditerranée ? Comme en mai 1945, à Sétif — plus tard, au Vietnam, à Madagascar... —, la France, défaite en 1940, oubliant les principes de la contribution héroïque de la Résistance et de la France Libre — avec nombre de combattants d'origine coloniale — à la victoire sur le Nazisme, croit bon de restaurer par la force radicale sa grandeur humiliée, dans les territoires de son Empire menacé.

L'attrait de l'« Orient » — Bonaparte en Égypte et, toute sa vie active, à l'étroit en Europe, se rêvant sultan, la poésie, la peinture... — pour sa décadence supposée : mais, pour nous, enfants, en Primaire, illustrations à l'appui, l'émir Abd El Kader, par sa résistance grandiose, prenait sa place glorieuse dans le récit de l'esprit chevaleresque ; son emprisonnement dans le château royal d'Amboise, sa loyauté, sa force mystique, sa défense des Chrétiens de Damas, tout concourait à justifier la « soumission » des peuples à l'Empire civilisateur : mais justifier auprès d'enfants habitués aux coups des jeux et même des maîtres, que pour un coup d'éventail d'un seul, fût-ce un dey, à un consul, Duval, de France, on puisse envahir et soumettre un pays tout entier, devenait un exercice difficile, la guerre à peine achevée sur le globe.

L'étrangeté de cette enfance montagnarde si près de la moderne, presque américaine Alger, hors Histoire, presque hors administration — quel petit enfant bien sûr se sait administré et historiquement solidaire ? — peut surprendre : pour moi qui, suite à mon temps, vingt-deux mois, de soldat dans la guerre, ai beaucoup, de 1964 à 1975, parcouru et vécu, Est, Ouest, Nord, Sud, Sahara, cette Algérie encore ancienne en transformation, dont le sort et la destinée m'importaient plus alors que ceux de la France satisfaite en ses Trente Glorieuses, ce petit monde complet — le massif, la maison, la vallée et son oued (figures du vieux couple Ben Amar) —, de très petite propriété avec irrigation collective, enchanté par les cinq sens en éveil du petit berger Aïssa T., 35 chèvres, je l'ai si souvent alors vu et aimé ailleurs dans le pays, Kabylies, Aurès, Nementchas : la beauté visuelle, sonore, des noms de lieux, berbères, arabes, turcs, faisant que rien qu'à les voir sur la carte on éprouve le besoin d'y aller et d'y vivre un peu : Baali, Tletz, Tililit, Oumzizou.

Plutôt qu'à Thiers ou à Saint-Arnaud, du nom du général pacificateur dont Victor Hugo, lui-même ville d'Algérie, écrivait qu'il avait « les états de service d'un chacal » — mais le chacal le plus téméraire, le plus affamé tue moins en toute sa vie, dix à quinze ans, qu'un Saint-Arnaud, d'êtres humains en une semaine de conquête de l'Algérie. Ou même qu'à « Tocqueville », sur le plateau constantinois, entre « Colbert » et « Paul-Doumer ».

Cette Algérie que j'avais vue, soldat récalcitrant, mais sans avoir le droit de la regarder — tout regard laissant supposer aux chefs que l'on s'intéressait à ce que l'on regardait, que l'on en devenait complice, Algérie muette et comme voilée — mais pas d'un voile de deuil, sinon de celui du deuil de ma mère disparue deux, trois ans plus tôt, et de celui, pour moi, du tourment de mon père, de six enfants, esseulé cependant sur la terre —, je pouvais alors enfin la regarder, je lui parlais, elle me répondait : tout ce que j'avais voulu savoir de ses populations paysannes déplacées et rassemblées dans les villages de regroupement sur lesquels du haut du mirador on me faisait veiller la nuit — circulation de lumières (infirmiers ? collecteurs ? rebelles ?) —, le jour, l'été, l'hiver, tout au long de mes trajets, je l'apprenais enfin dans le détail et de témoins directs, indirects, et d'acteurs de tous âges et je prenais la mesure de ce qui leur avait été infligé, bombardements, incendies de douars et de forêts, intrusions dans les villages, portes fracassées, interrogatoires, violences, corvées, viols, tortures, camp de concentration (Djorf), outrages aux dépouilles, survie, déchirements, et de sa résistance, décision de rejoindre le maquis, enrôlement, exercices, doctrine, approvisionnements, ruses, cachettes, embuscades, combats.

Alors qu'entre mon retour à Paris fin 1962 et mon premier retour en Algérie, dans l'été 1964, toute image de l'Algérie, de son maquis surtout, de ses douars, de ses mechtas, de ses groupes humains mains levées, me faisait mal presque autant quoique différemment, que celles des groupes et des espaces concentrationnaires désolés de la Deuxième Guerre mondiale, le pays m'apparaissait maintenant dans ses couleurs doucement vives, dans la force de son austérité minérale — garante d'une indépendance désormais indéfectible, du moins quant à la menace extérieure —, dans sa rumeur, ses bruits, ses voix, ses chants, ses instruments,

ses animaux, ses eaux, ses végétations, ses odeurs fortes ou légères : ses formes (gorges et défilés traversés sans danger), ses villages ouverts, ses « zones interdites » réoccupées, ses êtres humains si magnanimes, délivrés et confiants, déjà en désir de pouvoir re-aimer la « vraie » France. Si je pouvais ainsi, moi-même délivré et en révolte (mais contre tout) et écrivant cette révolte, voyager, marcher sans crainte partout même dans des zones encore provisoirement troublées, c'est qu'en raison de si peu — quelques comportements politiques incompatibles avec ma situation de soldat au début de l'année 1962, et pour cela arrêté, inculpé, interrogé rudement dix jours durant, mis au cachot et au secret, puis muté dans une section disciplinaire —, j'avais gagné, et tant d'autres appelés avec moi, plus persécutés que moi, un peu du droit et de l'honneur d'être qualifié d'« ami du peuple algérien » sur un laissez-passer que m'avait remis le ministre de l'Information Mohamed Seddik Ben Yayia (disparu en 1982 en avion dans une mission de paix entre l'Irak et l'Iran) auquel m'avait recommandé notre ami commun Kateb Yacine.

Confiant — qu'avais-je à craindre d'un pays dont j'avais rêvé l'indépendance et le bonheur ? —, ma jeunesse aidant et mon besoin d'entendre et de comprendre hors de moi, j'avançais, je questionnais, je participais, fêtes de familles, danses de mariages, jeux de villages, reconstructions — retour de populations regroupées dans leurs villages d'origine —, moissons, récoltes de fruits, lessives dans l'oued, ouvertures d'écoles, hydraulique à re-cimenter, électrification, autogestion, j'enquêtais avec d'autant plus d'énergie et de joie qu'il s'agissait d'une Révolution.

Je passais beaucoup de temps à essayer de comprendre en moi-même, et auprès d'eux, au plus près de ce que je ressentais de leur cœur et de leur esprit, les sentiments exacts qu'avaient pu éprouver ces nouveaux citoyens algériens, il y a peu encore mes concitoyens français, pauvres ou riches, puissants ou de peu de puissance ou de puissance provisoire, soldats, fonctionnaires, instituteurs, soignants, commerçants, transporteurs, métayers, bergers, errants rendus fous aux bombardements, aux massacres, aux affrontements des factions, de leur récent état de colonisés, vexations, obstacles administratifs, confiscation d'une histoire spécifique extra-occidentale.

Je cherchais aussi, comme pour m'avaloir des vies dont j'aurais été privé, à m'instruire le plus possible de leur existence intime, collec-

tive, dans des lieux travaillés d'Histoire ancienne, coloniale, récente — dans l'Aurès, telle grotte de falaise du djebel Ammar Khaddou qu'une fillette, enjouée à sa sortie de classe, depuis la charrette de son père transportant des jarres de miel me traduisait en « la joue rose », ayant abrité et caché les rebelles anti-Rome, avait resservi aux rebelles anti-France... —, et je découvrais à chaque fois un peuple qui savait et avait su dans les égarements et les épouvantes de la guerre distinguer le bon du mauvais : la plupart de ceux auxquels je parlais me citaient le nom exact de ceux, officiers, sous-officiers, soldats, qui les avaient opprimés et réprimés, et celui de ceux qui les avaient administrés, secourus et aimés ; tous touchés par la mort d'un ou de plusieurs des leurs, ils pouvaient imaginer la douleur des familles françaises de métropole en deuil d'un fils, d'un frère.

Comme tout peuple majeur, ils comprenaient, pour la plupart, cette guerre aussi comme une tragédie — dans Alger et ailleurs, je voyais, assis sur les bancs, ces vieux Français abandonnés que les gamins nommaient « bouchons » : restes oubliés d'un exode sur mer de centaines de milliers de Français, d'« Européens » où beaucoup de Français de métropole, pressés de vivre à plein les privilèges de leur prospérité intérieure et de leur éclat international retrouvé, avaient vu une juste punition du péché originel de la conquête et de la colonisation.

On peut s'étonner, voire s'indigner de ce que le président français actuel, chef des armées, se soit montré incapable, si tant est qu'il y ait pensé, de trouver, dans son discours d'Alger de Décembre 2012 devant les députés de toutes générations du Parlement algérien, des mots pour rappeler la mort des treize mille appelés du contingent français — ajouter les milliers de blessés, futurs affaiblis à vie —, pour la plupart encore mineurs, envoyés à la guerre, aux tentations, aux dévoiements de la guerre, par la décision en 1956 de son ancêtre SFIO le président du conseil Guy Mollet — gestionnaire provisoire, il est vrai, d'un héritage national difficile —, et qui n'étaient pas tous des tortureurs, des violeurs ni des assassins. Mais on apprend récemment de la bouche de l'Amiral Lanxade, chef d'état-major général des Armées sous François Mitterrand, que les prothèses des blessés du corps expéditionnaire français en Afghanistan ne sont pas prises en charge par l'État.

Les premiers soldats français qu'Aïssa T., onze ans, voit de loin sur les hauteurs en 1956 sont probablement des hommes du Génie qui construisent une piste stratégique. Peu après il en voit sauter d'un hélicoptère sur la Temesguida, son massif natal. C'est pour lui la fin de la petite enfance, les apparitions et disparitions d'un de ses frères, maquisard — auquel est dédié ce livre. Les hommes se cachent : 1957 premières violences, premier viol, 1959 le village est incendié, la famille se réfugie de l'autre côté de la montagne en dehors de la « zone interdite »... Premiers regards croisés avec des soldats du contingent occupés à des besognes domestiques : l'ennemi, français lui aussi, a une âme, une histoire, parents, frères, sœurs ; un avenir, fiancées, apprentissages...

Six mois après c'est la descente dans la plaine, la Mitidja, riche et bouleversée par l'exode des populations chassées de leur montagne, l'ordinaire de la guerre : expositions de corps fusillés, exécutions publiques, « châtimement des traîtres », et, sur la fin, massacres de l'OAS, mais aussi la découverte du cinéma : Les Dix Commandements, pour les photos, dans le hall, de bergers, de troupeaux sur une terre ancienne.

D'autres enfants algériens ont plus souffert que ne paraît avoir souffert l'enfant Aïssa T, ou peut-être aujourd'hui garde-t-il au fond de lui-même des faits et des blessures qu'il ne veut ou ne peut pas révéler. Ceux qui décident et font la guerre, de loin ou de près, qu'ils l'aiment ou qu'ils ne l'aiment pas, ont-ils pleine conscience de ce qu'ils déclenchent et produisent comme motifs de scandale pour l'enfant qui n'a que sa ruse pour survivre. Le trépignement du tout petit enfant coréen enrageant ses poings au ciel d'où fusent les bombes qui tuent sa mère ; l'enfant adolescent d'Allemagne année zéro, qui se suicide d'avoir aidé son père incurable à hâter sa mort... ; mais où placer le si jeune Filip Müller du Sonderkommando d'Auschwitz-Birkenau contraint — coups, fouets, chiens, (volonté de vivre) — de trier, entre autres, pour usage « industriel », les restes calcinés de ses plus proches ?

En bas, dans la plaine, l'adolescent Aïssa jette des cailloux sur des convois militaires, il n'a plus autour du cou le lance-pierres avec lequel là-haut naguère — et jadis, déjà — il tuait les oiseaux de son paradis perdu.

Pierre GUYOTAT.

AVERTISSEMENT

J'ai rencontré Aïssa Touati lors d'un cours d'alphabétisation en 1969. Jeune Algérien, il arrivait en France et venait d'être embauché dans une fonderie. L'époque était soixante-huitarde et pleine de générosité. Nous avons créé une association d'entraide aux travailleurs immigrés. Il s'agissait de donner à ces hommes, brusquement transplantés, quelques rudiments de français, de les initier au fonctionnement de la sécurité sociale et des allocations familiales auxquelles ils avaient droit, de les familiariser au maniement d'un carnet de chèques, bref de les sortir un peu de leur isolement.

Nous avons installé une tente dans un terrain vague de l'autre côté de la rue, face à la fonderie et au bidonville où résidaient la plupart de ces immigrés. La direction nous avait refusé un local dans l'usine. Le bidonville était constitué de baraques de chantier, posées sur des madriers, sous lesquelles couraient des rats. À l'intérieur de chaque baraque, quatre hommes, deux par lit superposé, quatre armoires métalliques, un évier, un réchaud. On s'y regroupait généralement par pays. Dans les baraques des Marocains, un portrait d'Hassan II était épinglé; chez les Algériens, un fanion du drapeau national. Les ouvriers faisaient les trois-huit. Les cours se déroulaient en fin de journée, ou le samedi après-midi.

Dans un bidonville voisin, où logeaient d'autres travailleurs immigrés, employés à la construction d'un nouveau quartier

— des familles de pieds-noirs y emménageront —, nous dispositions d'une salle de classe en préfabriqué; un rideau de barbelés encerclait le « camp », comme l'appelaient ses résidents. Dans le bureau du gardien — un ancien adjudant qui avait fait la guerre d'Algérie mais nous autorisait à pénétrer dans les lieux — pendait un ceinturon avec un pistolet. Nous avons ouvert une douzaine de cours dans l'agglomération.

De cette rencontre avec Aïssa Touati est née une longue amitié. Nos familles ont pris l'habitude de se retrouver en France et en Algérie. Aïssa Touati a été ensuite employé sur de nombreux chantiers à travers la France, notamment celui de la construction de la centrale nucléaire de Nogent-sur-Seine, où il est resté sept ans et est devenu délégué du personnel de son entreprise. Le soir, après le travail, il fallait faire à manger dans le foyer ou la chambrée. Le samedi, on faisait le marché et l'on revenait à pied au « camp », distant parfois de plusieurs kilomètres, avec de grands sacs en plastique. Le dimanche était jour de lessive et de repassage.

Difficile dans ces conditions de se remettre au français. Malgré un stage de formation professionnelle au terme duquel il obtint un CAP de maçon, Aïssa Touati n'arriva pas à maîtriser la lecture et l'écriture de la langue française. Il manie le français oral à sa façon.

Auparavant, durant son enfance dans un hameau isolé, bien qu'habitant à 40 kilomètres à vol d'oiseau d'Alger, il n'était jamais allé à l'école, comme la plupart des enfants de la montagne algéroise, devenue peu à peu un champ de bataille. À l'indépendance (1962), le flot des élèves à scolariser dépassait les possibilités du tout nouvel État algérien : seuls furent admis les enfants de moins de dix ans. Il fallait bien établir des priorités. Aïssa Touati avait seize ans. L'école lui était fermée.

Bien que privé de l'outil de l'écriture, Aïssa Touati, servi par une mémoire sensible et méticuleuse, a toujours eu la préoccupation et la volonté de témoigner. D'où une multitude de conver-

sations enregistrées, de pérégrinations communes sur les flancs de la Temesguida. D'où aussi ce livre à deux, de part et d'autre de la Méditerranée.

Régis GUYOTAT.

*À Ramdane Touati, né le 28 août 1937,
dont le nom est gravé sur le monument des martyrs
à Boukram (Algérie).*

À tous nos martyrs.

*À Aïcha, qui m'a donné la vie.
À ma famille et mes enfants, qui l'ont partagée.
À Joëlle, Philippe, Annelise et Emmanuel, Noëlle
et Florent, qui ont accompagné ma vie d'immigré.*

Prologue

Le vent, mon vieux compagnon, me salue à sa façon. J'ai du mal à me tenir debout. Ce vent fou qui m'accueille sur la crête de la Temesguida, comme s'il me donnait des tapes amicales, c'est bien tout ce qu'il reste du temps de mon enfance, lorsque je marchais pieds nus avec ma djellaba en loques, en poussant mes chèvres sur les pentes de la montagne, à la végétation de plus en plus rase à mesure que je m'approchais du sommet.

C'est là, dans ce massif de la Temesguida, que je suis né le 3 mai 1945, l'année de la fin de la Seconde Guerre mondiale et des massacres de Sétif, Guelma et Kherrata.

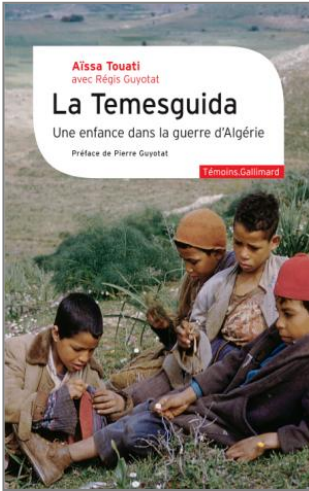
Au loin, face à moi, un nuage de pollution jaunâtre recouvre Alger et sa baie. En direction de l'est, on devine les gorges de Palestro (aujourd'hui Lakhdaria) derrière les deux bosses violacées de la montagne de Bouzegza, puis éclatent comme un flambeau de lumière les dents du Djurdjura, le point le plus haut de la Kabylie. Au sud, se déroulent les immenses plateaux de l'Atlas avec en toile de fond le djebel Dira. À l'ouest se profile la brèche du col des Deux-Bassins, dominé par la masse sombre de la montagne de Chréa qui a conservé sa couverture boisée. À la différence de la Temesguida, où la déforestation a commencé durant la guerre contre les Français puis s'est poursuivie lors de celle contre les intégristes dans les années 1990, la montagne de Chréa, elle, est restée intacte : elle abrite les chalets de la bourgeoisie algérienne.

À mi-pente de la Temesguida, sur son versant nord, un contrefort, le mont Bou Djemel, émerge de la brume de chaleur: c'est là où mon frère aîné Ramdane est tombé les armes à la main en 1960, avec les derniers combattants de sa katiba, pour la libération de l'Algérie. Le tombeau de mon frère est le plus noble qui soit: il domine Alger et la Mitidja, une des plaines nourricières les plus généreuses de notre planète depuis que les hommes existent. Alger se trouve sous le regard de mon frère, et il me semble qu'il est attentif à tout ce qui s'y passe.

Lorsque je monte en voiture à la Temesguida par le col des Deux-Bassins, je stoppe dans un grand virage. Je m'assieds sur le muret qui borde la route, je reste de longues minutes, silencieux, face au mont Bou Djemel. Ceux qui m'accompagnent ne comprennent pas pourquoi. Le souvenir de Ramdane m'est toujours aussi présent. Pas un trait de son visage ne m'échappe, quelque cinquante ans après sa disparition. Je vois un homme plein d'énergie, à la fierté naturelle, instinctive. Je vois un homme aux yeux clairs et un peu mystérieux, qui semblaient regarder continuellement vers l'avenir. Je vois même les grains de beauté qu'il portait sur ses larges épaules et curieusement sur le dos de ses mains, comme un tatouage. Je vois surtout le combattant pour notre liberté, mais que je n'ai jamais entendu proférer un mot de haine contre la France. Pourtant je n'ai aucune photo de lui. Interdiction était faite aux moudjahidin d'avoir un appareil, de conserver même un objet intime, une glace par exemple, pour vérifier si l'on était toujours un être humain. Discipline de fer. Défense d'être vu, mais aussi défense de regarder son corps. Ne pas laisser de trace. Je vois enfin ma mère, morte en 2008 à quatre-vingt-treize ans, son beau visage, à la dignité impassible, mais creusé par les larmes. Il n'y a pas de jour, je pense, où elle n'ait pleuré la disparition de son fils.



<i>Préface</i> , de Pierre Guyotat	I
<i>Avertissement</i>	7
<i>Prologue</i>	13
Ramdane	17
Le marabout de Ferkioua	19
La faim	22
L'arrivée des moudjahidin	43
La guerre	52
Le retour de Ramdane	63
Accrochages et ratissages	77
Le village incendié	83
Dans les cendres d'Ouled Seddik	102
La fin d'un monde	110
«Expositions» à Rivet	116
Le peuple en marche	132
Indépendance	139
<i>Épilogue</i>	155
<i>Carte</i>	161



La Temesguida. Une enfance dans la guerre d'Algérie Aïssa Touati et Régis Guyotat

Cette édition électronique du livre
La Temesguida. Une enfance dans la guerre d'Algérie
d'Aïssa Touati et Régis Guyotat
a été réalisée le 22 mai 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070141821 - Numéro d'édition : 253729).

Code Sodis : N55997 - ISBN : 9782072492921
Numéro d'édition : 253731.